

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

Voyez avec quelles peines infinies ils commencent *l'approche* : directement, car le vent vient du fourré où les bêtes se sont rembuchées.

Voyez les faire timidement un pas, en s'abritant sous les futaies.... se redresser sans bruit pour regarder en avant.... prêter l'oreille au moindre son.... s'arrêter tout-à-coup, puis se traîner sur les genoux et les mains.... éviter de rompre les branches sèches qui gisent sur le sol.... contourner les petites clairières.... profiter des plis du terrain.... mettre à contribution, en un mot, tout ce que l'intelligence des forêts et des habitudes de leurs habitants, unie à une patience à toute épreuve, peuvent fournir de moyens.

Le petit orignal était couché, le dos aux chasseurs, à demi caché par un gros arbre renversé et recouvert de broussailles de *mascouabina* (\*) et de *bois barré*; (†) la femelle, à deux pas de son petit, paraissait comme ensevelie dans l'épaisse feuillée.

Après avoir rampé sur le tapis de la forêt, s'être arrêtés maintes fois, les affuteurs enfin sont parvenus à portée d'arc des deux orignaux.

La femelle ne bouge pas,—elle rumine sans doute :—le petit brame et se remue de temps à autre sur sa couche.

(\*) Le mot *mascouabina* veut dire *graine à ours* ; c'est le cormier, dont les orignaux mangent l'écorce qu'ils aiment beaucoup.

(†) L'arbuste qu'on appelle *bois barré* est une espèce petite de *sycomore*, qui sert aussi de nourriture aux orignaux.

Les chasseurs se redressent alors avec précaution, mettent un genou en terre ; ils tendent leurs arcs, et, choisissant le défaut des branches du fourré, décochent à chacune des deux bêtes une flèche poussée d'un bras vigoureux, à distance de quelques pas seulement. Puis, sans perdre un instant, ils s'élancent vers leur proie pour assurer leur conquête.

D'un bond ils sont sur les corps des deux orignaux ; mais au moment où ils vont enfoncer leur arme dans les chairs palpitantes, ils tombent, eux-mêmes, percés de flèches et s'agitant, sans pouvoir proférer un cri, dans le râle de la mort !

Les Micmacs-Maléchites avaient, avant eux, tué l'original femelle et lié près d'elle son petit.—Ils avaient *appâté* les Iroquois, comme on *appâte* les ours, les loups-cerviers et autres bêtes carnassières.

Mais la chasse n'était pas finie !

Ils se hâtèrent de fixer contre l'arbre renversé, près des dépouilles des deux animaux, les cadavres des deux affuteurs iroquois :—puis, poussant un double cri d'appel, ils attendirent dans leur embuscade l'arrivée de toute la troupe des ennemis.

Les Iroquois, croyant avoir entendu la voix des leurs, arrivent pleins d'une joie qui redouble à la vue de leurs deux compagnons penchés sur les corps des orignaux tués. Mais au lieu d'une heureuse curée, ce sont encore des traits meurtriers qui les accueillent. Faibles et découragés les malheureux n'essaient point de résistance : ils reprennent à la hâte le chemin de

l'Îlet, laissant sur place neuf des leurs pour être scalpés par les chasseurs d'hommes.

Réunis sur ce lit de cailloux au milieu de l'eau, les dix-huit infortunés n'attendaient plus que la mort.

Les alliés, tous rassemblés quelques heures après autour de leurs canots tirés sur la rive, résolurent d'en finir avec leurs ennemis. D'ailleurs, il fallait faire quelques prisonniers pour les joies du triomphe qui devait suivre la victoire.

Bientôt après, tous les Miemacs-Maléchites, divisés en deux troupes, abordaient, par les deux côtés, la batture occupée par les derniers des meurtriers de leurs frères du Bic.

Le combat ne fut pas long : tous les Iroquois, à l'exception de six prisonniers, furent tués et scalpés.

Les alliés perdirent néanmoins, dans ce combat inégal, trois Maléchites tués et comptèrent de plus plusieurs blessés.

---

## 8

### APRÈS LA GUERRE.

Le lendemain fut un jour de triomphe pour les Miemacs-Maléchites. On mit au feu les quartiers frais et tendres du jeune orignal.

Un prisonnier, lié au fatal poteau, servit de jouet

à la cruauté des vainqueurs. Les insultes et les tourments infligés à la victime firent intermèdes aux chants, aux danses et aux repas de la victoire, jusqu'à ce que le malheureux, expirant, fut scalpé en présence des cinq autres prisonniers iroquois, témoins de toute cette scène.

On partagea le butin composé de soixante-trois chevelures; et les cinq prisonniers restant furent divisés entre les Micmacs et les Maléchites.

Le jour suivant les alliés se séparèrent, en se jurant alliance et vouant une haine éternelle aux Iroquois.

Chacun reprit la route de son pays; les Maléchites sur leurs canots, le chemin de la Madaouaska; les cinq Micmacs, avec leurs deux prisonniers, à travers bois, celui du Bic.

De retour à la Baie, les cinq Micmacs trouvèrent plusieurs canots de leur nation, venus à l'appel des vieillards et des femmes envoyés dans le bas du fleuve, à la nouvelle de l'arrivée des Iroquois.

Ils visitèrent ensemble les lieux témoins du massacre des leurs: ils virent, gisant sur les rochers et dans la caverne, les cadavres en décomposition de ceux qu'ils avaient aimés.

Avant de quitter ces lieux pour *toujours* (encore aujourd'hui on dit que les Micmacs ne campent jamais au Bic), on dressa deux poteaux sur l'emplacement de la bourgade. On y attacha les deux prisonniers, la face tournée vers l'Ilet au Massacre, après les avoir préalablement scalpés; puis là, on leur fit subir tous

Les tourments que la vengeance la plus sauvage peut inventer.

Enfin, quand on vit ces infortunés prêts à rendre l'âme, on amoncela des écorces autour d'eux et on y mit le feu, pour couronner le supplice.



Longtemps, disent les récits populaires, on a observé des ombres des massacrés errer le soir autour de l'Îlet et mêler leurs gémissements aux bruits de la mer !

Souvent on a vu, au sein de nuits sombres, des fantômes armés de pâles flambeaux danser, avec des contorsions horribles, sur les galets de la Baie !

C'est en harmonie avec ces traditions qu'on a désigné les deux caps, qui limitent l'entrée de la Baie du Bic, par les noms lugubres de *Cap enragé* et de *Cap aux corbeaux*.

Il n'y a pas encore bien des années que les restes des os blanchis des Miemaes tapissaient le fond de la caverne au massacre !

Encore aujourd'hui, ce n'est pas le premier venu qui s'en irait visiter ces lieux, par une nuit obscure, alors que le vent gémit à travers les sapins et les crevasses des rochers, comme *une âme en peine* !

## 9

## RÉFLEXIONS.

Voilà comment se traitaient entre elles les nations aborigènes du Canada, avant la prédication de l'Évangile !

Marchant à tâtons dans la vie et dans la mort, elles allaient, se ruant les unes sur les autres, comme au milieu d'une orgie de sang.

Spectacle affreux qui navrait le cœur de nos glorieux missionnaires, et les fit se dévouer aux privations de tous les genres, au martyre enduré dans les conditions les plus épouvantables.

“ O Dieu de miséricorde ! s'écriait le Père Biard, dans son style simple et naïf, n'aurez-vous point pitié de ce désastre ? Ne jetterez-vous point vos yeux de douceur sur ce pauvre désert ? ”

Quelle belle race, cependant, que celle des nations sauvages du Canada !

Quelle sève et quel caractère, au milieu de cette sauvagerie !

Races fières, s'il en fut jamais, qui, aujourd'hui devant l'action énervante du commerce, comme autrefois devant le casse-tête ennemi, savent mourir sans se rendre !

---

## II.

# LE SAGAMO DU KAPSKOUK

OU

L'ÉVANGILE PRÊCHÉ.

---

1

LE MISSIONNAIRE.

Reportons-nous, maintenant, à environ quatre-vingts ans après l'époque marquée par les événements qui ont fait le sujet du chapitre précédent.

Des missionnaires de la Sainte Eglise Romaine étaient venus travailler à la vigne du Seigneur, dans les champs du nouveau monde couverts des ronces de l'idolâtrie.

Ils savaient, ces hommes bénis de Dieu, quelles privations, quelles souffrances, quels dangers, quels déboires, quelles déceptions même ils devaient rencontrer, au milieu de ces tribus sauvages des forêts ; mais,

dans les combats du Christ et de son Eglise, on ne compte pas avec tout cela : l'effort est de l'homme, le succès est de Dieu.

Déjà les travaux d'évangélisation étaient commencés. Déjà des enfants baptisés de ces pauvres peuples étaient allés recueillir au ciel le prix de la rédemption du Verbe. Ces chères petites créatures, régénérées et étincelantes de gloire, aidaient, en déposant l'encens de leurs prières aux pieds de l'agneau, à la conversion de leurs frères laissés sur la terre entourés des ombres de la mort.

Deux soldats de cette milice d'élite qui est comme la garde-du-corps du Vicaire de Jésus-Christ, deux Jésuites étaient venus se vouer aux missions de cette partie de l'Amérique du Nord dont la France venait de prendre possession sous le nom d'Acadie.

Ils avaient déjà visité une partie du littoral, lorsque bientôt, voulant embrasser dans leur zèle toutes les tribus sauvages dont l'existence leur était révélée, les deux apôtres, les Pères Biard et Masse,—comme autrefois les douze choisis par le Sauveur,—se séparèrent : Le Père Biard demeura sur le littoral de la mer, et le Père Masse, “ jugé plus propre à cela par la “ commune voix de la communauté, ” comme disent les relations, prit par l'intérieur, en suivant le cours de la rivière Saint-Jean. (\*)

---

(\*) La relation de 1611-12 parle d'un voyage du père Masse, en 1612, à la rivière St. Jean, où il passa l'année, sans dire jusqu'où il se rendit ; mais il était parti pour “ *aller et demeurer avec les naturels, errans et courans avec eux par monts et par vallées et vivans à leur mode quant au civil et corporel.* ”

Sur les bords de la Rivière Saint-Jean, à environ soixante quinze lieues de son embouchure, au pied du *Kapskouk* s'élevait un village maléchite assez considérable.



Les Maléchites obéissaient alors aux ordres d'un vieux chef qui exerçait sur ses peuples une autorité aussi absolue que cordialement acceptée.

Là où existe le principe de l'autorité, là repose un élément de bien, que les vices de celui qui commande peuvent bien pour un temps neutraliser ou exploiter à l'appoint du mal, mais qui ne laisse jamais que de produire en définitive de bons fruits.

Les Maléchites, certes, n'avaient point à se plaindre de leur vieux chef, dont la sagesse et le dévouement aux intérêts de sa tribu était célèbres chez les nations voisines : vertu du reste qu'il tenait traditionnellement de ses ancêtres.

Cependant, ces vertus naturelles ne laissaient pas moins subsister, chez le Sagamo, toutes les passions indomptées du sauvage.

Le Père avait pris tous ces renseignements, pendant son séjour chez Louis Membertou, sachem de l'embouchure du Saint Jean, fils de cet autre chef Henri Membertou, une des plus belles intelligences de

l'intelligente nation souriquoise, et l'une des plus grandes figures aborigènes de toutes nos vieilles annales.

\* \* \*

Le voyage du Kapskouk, que le missionnaire avait tant désiré, se fit enfin. Le Père, conduit par des sujets de Membertou, remonta le cours du Saint Jean, et, après une navigation de huit jours, il arriva au village maléchite.

Muni des recommandations de leurs *frères des eaux salées*, le Père fut bien reçu du Sagamo et de ses gens de l'intérieur, qui ne furent pas peu étonnés de cette visite, bien qu'ils eussent appris beaucoup de choses de l'arrivée d'hommes étranges, *venus sur d'immenses canots de bois du grand l'autre côté*.

Après avoir fait quelques jours de connaissance avec ces sauvages, et avoir satisfait à toutes les questions d'une curiosité bien naturelle, le missionnaire, qui se faisait "tout à tous pour les gagner tous," se mit à leur parler du Dieu Trinité et du Dieu fait homme pour le bonheur des hommes.

Les Maléchites écoutaient, dans l'admiration, le développement de la doctrine chrétienne.

Un Dieu couronné d'épines, cloué au bois, expirant en priant pour ses bourreaux : c'est en effet quelque chose de saisissant ! C'était pour ces hommes quelque

chose d'une étrange nouveauté. Ils voyaient dans ce courage sublime un dévouement qu'ils croyaient comprendre, un sentiment qui les agitait profondément.

Puis, quand le Père leur déroulait la partie historique de l'ancien et du nouveau testament, appuyant surtout sur les grands tableaux de ce drame du monde, l'imagination de ces hommes, ne vivant encore intellectuellement que par l'imagination, s'exaltait. . . . Ils avaient peine à maîtriser leur surprise, pour rester dans cette impassible gravité que devaient garder, selon leurs idées, des hommes traitant de choses sérieuses.

C'était la première fois qu'ils entendaient donner une explication de ces lambeaux qu'ils possédaient des traditions originelles, que nul peuple n'a jamais perdues tout entières.



Les sauvages n'avaient, des révélations premières faites à l'humanité et conservées intactes par le seul peuple de Dieu, que des idées on ne peut plus vagues, confuses et extravagantes. Cependant, les notions de l'Être Suprême, de la Création, de la Faute originelle, du Déluge, des Migrations des peuples, de l'Existence des bons et des mauvais esprits n'étaient pas tout à fait éteintes chez eux.

Un homme, qui venait leur donner sur ces sujets

des renseignements capables de satisfaire leur esprit, revêtit de suite à leurs yeux un caractère dont, jusque-là, ils ne s'étaient jamais fait d'idée. Cherchant un nom qui pût convenir à cet envoyé, et n'en trouvant point dans leur langue, ils empruntèrent aux récits mêmes de l'homme de la prière un mot pour le désigner.

Ils avaient admiré, comme des hommes considérables et amis du Grand Esprit, ces chefs des premiers ouigouams, dépositaires de la triple autorité de Pontife, de Père et de Roi : ils donnèrent au missionnaire le titre que portaient ces hommes, et le nommèrent *Patliatche*.

---

## 2

### LE SAUVAGE.

Sous le masque du stoïcisme sauvage, on eût pu voir se rebrumir le front des plus intrépides guerriers, quand le missionnaire s'efforçait de donner à ces peuples une idée des peines éternelles de l'Enfer.

Une voix intérieure, qui parle au fond de la conscience de tous les hommes, leur disait :—Cet abîme existe ! Il est quelque part cet étang de feu !

On eût pu voir ces mêmes fronts se dérider et rayonner, quand le Père peignait, avec une onction séraphique, les joies indescriptibles du Paradis.

Tout leur être disait alors :—Oui, il n'y a qu'un pareil bonheur qui puisse satisfaire les désirs du cœur de l'homme !

Le missionnaire avait fait, en peu de temps, une telle impression sur ce peuple qu'il était déjà convaincu de la vérité des paroles de cet homme, chez qui tout respirait la vérité.

Aussi, lorsque le Père se mit à leur parler du baptême, comme moyen indispensable de salut, beaucoup voulurent être baptisés ; mais il leur dit alors :—“ Ce n'est pas tout de croire à ces vérités ! Il faut sans doute y soumettre et son intelligence et sa volonté ; mais il y a de plus des choses à faire et, surtout, il y a des choses à bannir de son cœur et de sa pensée. Il faut purifier l'un de ses affections mauvaises, l'autre des idées de superbe et d'orgueil, qui sont le propre de notre nature déchue.—Avant que cela soit fait, point de part aux mérites du Crucifié :—avant cela point de baptême :—excepté pour ces petits, ajouta le missionnaire en montrant les enfants, à cause de la simplicité de leur cœur ! ”

L'apôtre touchait au point difficile de la doctrine de la Croix,—“ scandale pour les Juifs et folie pour les gentils, ”—le point difficile de la morale et de la pratique.

Tout le monde croirait facilement, — parce que

la vérité a des accents qui lui sont propres,—s'il ne fallait pas sacrifier, soit les rêves creux d'une intelligence bouffie d'orgueil, soit les liens traditionnels des affections terrestres, soit les coupables désirs du cœur, soit les tristes habitudes du mal.

Tout le monde croirait, sans contestation, si la foi pouvait aller sans les œuvres et n'obligeait pas à des sacrifices, à l'immolation du moi humain, à des luttes continuelles avec son propre cœur et contre une chair rebelle.

Lisons l'histoire des résistances opposées à la promulgation du catholicisme dans le monde, et lisons l'histoire des schismes et des hérésies ; toujours on verra la résistance, la rébellion ou l'apostasie tirer leur origine des intérêts sordides ou des affections criminelles.

Tant que le missionnaire n'avait proposé aux Maléchites que des vérités à croire, tant qu'il s'était renfermé dans la simple exposition du dogme, la chose allait de soi :—les sauvages se croyaient déjà chrétiens !

Mais quand il leur parlait des vertus à pratiquer,—des pénitences à faire,—de la confession des péchés,—de la réparation,—du pardon des injures. . . oh ! alors, toute la sauvagerie de la nature se révoltait !

Le sauvage sentait en lui comme deux natures qui se combattent : deux lois s'offraient à son choix, celle de la chair et celle de l'esprit.

Une voix violente et agitée semblait lui crier :  
“ Cette parole est dure et qui pourrait l'entendre ! ”

C'était surtout le pardon des injures, la loi d'aimer ses ennemis, que les Maléchites et surtout leur chef ne pouvaient comprendre, ou plutôt ne voulaient point accepter.

Il se faisait en eux une lutte terrible ! Déjà convaincus, dans leurs intelligences vierges de toutes les fabrications de l'orgueil philosophique, ils sentaient, tout bonnement, qu'ils avaient à choisir entre le Ciel et l'Enfer.

Les relations disent : “ Les sauvages se rendent aisément à la raison ; ce n'est pas qu'ils la suivent toujours, mais ordinairement ils ne repartent rien contre une raison qui leur convainc l'esprit.”

Ils n'avaient encore ni méprisé, ni abandonné l'Eglise, enseignant de par autorité divine :— ils étaient encore possesseurs de *cette lumière qui éclaire tout homme venant au monde.*

Ils n'avaient point appris l'art de se tromper soi-même !

Pas assez corrompus, dans le fond du cœur, pour nier la vérité à cause de leurs passions :— ils hésitaient cependant à en accepter les conséquences !



Chaque fois que le *Patliatche* pressait le Sagamo, auquel il s'attachait surtout, parcequ'il comprenait que de lui dépendait pour beaucoup, humainement

parlant, le succès de sa mission, il y avait comme une vision qui se fixait dans l'esprit du sauvage.

Il regardait fixement dans la direction de l'Alou-toué et parlait, dans un langage mystérieux, des traditions de sa race et des ombres de ses frères.

Alors sa nature semblait en proie à des agitations semblables au bouillonnement des eaux de son grand fleuve, quand elles se précipitent, à travers les rochers, dans les profondeurs du Kapskouk.

Un jour qu'ils étaient là tous deux, assis seuls au bord de la chute, l'homme de paix et le sauvage farouche, et que celui-là parlait à celui-ci de la nécessité de pardonner à ses ennemis, le Sagamo interrompit tout-à-coup le missionnaire, et lui dit :

— Sais-tu ce que c'est que la vengeance pour un sauvage ?

Puis, sans attendre de réponse, il ajouta :

— Ecoute !

---

### 3

#### LE RÉCIT.

“ J'ai soixante-six hivers, et c'était treize hivers avant que je fusse né.

“ Mon père, chef de ma nation, alors dans la maturité et la vigueur de l'âge, avait établi ses cabanes au bord de la Madaouaska.

“ Il avait, de deux de ses femmes, trois fils, beaux et forts jeunes hommes reçus depuis peu au nombre des guerriers.

“ Un jour, arrivèrent à la Bourgade deux Miemacs du Bic.

“ Ils venaient demander à mon père des secours contre un parti d'Iroquois, descendus pour attaquer leurs familles.

“ Les Miemacs sont nos frères. . . . les Iroquois sont des chiens !

“ Mon père partit avec ses guerriers, parmi lesquels étaient ses trois fils, qui marchaient pour la première fois dans les sentiers de la guerre.

“ L'expédition ne fut pas longue : en moins de douze soleils, nos gens revenaient chargés des chevelures ennemies, amenant avec eux trois prisonniers.

“ Mais les Maléchites avaient perdu trois guerriers, et de leur nombre était le plus jeune des trois fils de mon père.

“ Deux des prisonniers furent mis à mort dans les fêtes célébrées à l'occasion de cette victoire. Le troisième demanda grâce, avoua que les Iroquois sont des chiens et fut adopté comme esclave, pour servir dans la bourgade.

“ Le printemps suivant, vinrent aux bords de la Madaouaska,—car on n'avait pas cessé d'habiter ces lieux,—des messagers du Sagamo de Stadaconé.

“ Ce chef voulait organiser une grande expédition, afin d'aller attaquer les Iroquois dans leur pays, et il

demandait à toutes les nations de nos frères, de fournir des guerriers pour y prendre part.

“ Mon père assembla les anciens auxquels il avait confiance et tint conseil.

“ Le lendemain il répondit aux envoyés de Canada, en présence des Maléchites réunis, que la proposition était agréée et qu'on allait, en conséquence des événements qui se préparaient, lever les ouigouams, pour recueillir selon l'usage, toute la tribu sur les bords du Kapskouk.

“ En effet, c'était ici, que se réunissaient dans ces temps là toutes les familles de ma nation, quand on avait lieu de croire à la proximité d'une guerre longue et acharnée.

“ Pour la première fois, quelqu'un osa élever, au sein de la tribu, la voix contre les décisions du Sagamo et du conseil des anciens.

“ Ce furent les deux fils de mon père qui se rendirent coupables de ce crime, dont l'audace étonna tout le monde.

“ Ils prétendirent que les Maléchites avaient fait,—l'été d'auparavant,—plus que leur part contre les ennemis communs.

“ Mon père écouta sans s'émouvoir ces discours audacieux ; puis se levant, avec calme et majesté, il dit d'un ton lent et solennel :

— “ J'ai perdu, l'an dernier, mon fils !... Je  
“ n'ai plus de guerriers dans ma famille !... Ceux  
“ qui viennent de parler sont de faibles femmes ; ils  
“ resteront à coudre les peaux dans les cabanes....

“ Pour moi, je conduirai des hommes contre les Iroquois, lorsque mon frère du Canada sera prêt à partir. C'est tout. ”

“ Les deux jeunes gens, honteux et frémissant de rage, se retirèrent poursuivis par les moqueries des guerriers.

“ Les femmes et les enfants s'éloignaient d'eux, comme d'animaux dégoûtants.

“ Le soir on les mit à coucher avec l'esclave iroquois !

\*  
\* \*

“ Le lendemain il y avait un canot de moins sur le rivage de la Madaouaska : les deux fils de mon père étaient disparus avec l'esclave iroquois.

“ Mon père prit la coutume de se retirer, tous les soirs, seul à l'écart dans les bois où il passait des heures entières.

“ Les Maléchites se disaient :—Le Sagamo a le cœur malade. . . . jamais le bonheur n'habitera de nouveau sa cabane !

“ Vingt lunes s'étaient écoulées, pendant lesquelles un canot, monté de trois hommes, s'était rendu de la Madaouaska aux sources de la Rivière des Iroquois.

“ Tu as entendu parler de ce voyage, long, bien long, puisque pour l'accomplir il faut nager et nager sans cesse, pendant le cours de vingt soleils.

“ Depuis notre pays jusqu'au Grand Fleuve et de

là jusqu'à l'embouchure de la rivière des Iroquois, on marche en pays ami :—de l'embouchure de cette rivière jusqu'au grand lac qui en est la source, c'est un pays occupé, tour à tour, par nos frères et par nos ennemis, c'est un *chemin de sang*. Au-delà, c'est le pays des Iroquois.

“ Les trois échappés, vigoureux et bien munis, n'eurent pas de peine à parcourir cette distance, à travers une navigation facile.—Leur nombre ne pouvait inspirer de crainte à aucune des nations dont les partis de guerre suivaient souvent cette route : au cas de surprise, la présence parmi eux d'un Iroquois et de deux Maléchites pouvait offrir des moyens de se tirer d'affaire.

“ Ce qui leur advint, pendant le voyage, peu importe !—ce qui se passa chez les Iroquois, à l'arrivée de ce canot, on le devine aisément !



“ Quarante lunes après le jour qui avait vu mon père flétrir ses deux fils, devant les siens et en présence d'amis étrangers, trente grands canots de guerre iroquois, montés de cent quatre-vingts guerriers et guidés par deux Maléchites, étaient arrivés à la tête du lac Témiscouata.

“ Ils venaient surprendre et détruire nos familles.

“ Ils avaient pu, en remontant la rivière qui

conduit au lac, nourrir leur haine et leur désir de vengeance par la vue des lieux, témoins de la destruction des dernières bandes de leurs frères, immolés l'année précédente sur les bords de la Bouabouseache !

“ Instruits par les récits de l'esclave évadé, profitant des conseils et des services des deux traîtres, il n'y avait pas de danger qu'ils vinssent à commettre les fautes qui avaient perdu leurs devanciers.

“ Arrivés au lac, la navigation devenait pour eux aussi délicate, à cause des surprises possibles, qu'elle était facile d'ailleurs, à travers les grandes et belles eaux du Témiscouata, de la Madaouaska et de l'Aloustoue.

“ Sur l'avis des Maléchites, on demeura là tout un jour,—les canots et le gros du parti soigneusement cachés dans le sombre et étroit enfoncement, entouré d'ajoncs et de foin d'eau, qui forme l'embouchure tortueuse de l'Acheberache,—le reste des hommes, avec les deux traîtres, répandus dans les bois voisins, pour examiner les lieux.

“ A partir de cet endroit on adopta un nouvel ordre de marche, toujours suivi en pareil cas :—on ne voyagea plus que la nuit.

“ Le jour, on se tenait sous le couvert, et on n'allumait jamais de feu, si ce n'est lorsqu'il était possible d'en cacher entièrement la flamme et la fumée.

“ Le soir, on attachait solidement les canots ensemble ; et sans bruit, à la faveur des ténèbres, sur les eaux dormantes du lac, sur les doux courants de la

Madaouaska, on descendait pour arriver au but de ce long voyage.

“ Il n’y avait pas de lune, les nuits étaient sombres. En partie par suite des dispositions prises, en partie par pure faveur des chances, tout secondait les ennemis de mon père, dans l’exécution de leurs projets.

“ Le matin de la seconde nuit de marche, on s’arrêta de bonne heure, à quelque distance du lieu qu’occupait, lors du départ des trois fugitifs, la bourgade de la Madaouaska.

“ Il fallait voir si, selon la détermination prise par mon père, on avait transporté les ouigouans maléchites sur les bords de l’Aloustouc ;—car les Iroquois avaient été mis au fait de tout ce qui s’était passé avant le départ de leurs guides.

“ La bourgade n’était plus là, comme on s’y attendait.—“ C’est ici, dirent les deux Maléchites aux Iroquois, en leur montrant l’emplacement des cabanes, c’est ici qu’on nous a chassés du milieu des hommes pour nous reléguer avec les chiens ! . . . “ C’est encore ici, ajoutèrent-ils, que deux des vôtres ont été liés au poteau, déchirés et scalpés. ”

“ L’examen des alentours démontra que l’éloignement des familles avait suivi de près le départ des transfuges. Rien n’indiquait dans ces lieux le passage récent de l’homme. Les fougères, les quatre-temps, les buis, qui tapissaient la forêt, n’avaient point été foulés récemment. Tout respirait le calme de la désertion la plus complète.

“ En conséquence, on profita de la fin du jour pour opérer le passage du court et seul portage qu'on eût à faire, à l'embouchure de la Madaouaska.

“ Les précautions devaient ici redoubler; il fallait faire petites nuits et journées vigilantes, de peur d'être aperçus—et pour une autre raison encore.

“ Ah! si tu connaissais les émotions d'une situation semblable; quand la vengeance approche et qu'on a peur que la chevelure ennemie échappe à la main prête à la saisir?... Moments de joie, de crainte, d'espoir, de doute, de je ne sais quoi!..... Le moindre son frappe l'oreille: un arbre qui tombe, le murmure d'un ruisseau, les rapides d'une petite rivière qui débouche sur des galets, le vol d'une perdrix reveillée par la peur, les coups de bec d'un pivart, tous ces bruits qu'on entend quand on descend de nuit, en suivant la rive, le cours d'une grande rivière, on les perçoit en pays ennemi d'abord aussi clairement que tu m'entends parler; puis ils grossissent, puis il semble qu'on les entend sans interruption, puis tous à la fois, puis ils se confondent en un bourdonnement qui monte, descend, prend tous les tons et finit par ne plus permettre de rien distinguer;—alors gronderait le tonnerre lointain qu'on ne le reconnaîtrait pas!— Ah! il faut des guides solides, va, dans de pareils moments, et encore ne doit-on pas prolonger ces heures d'épreuve.—Voilà pourquoi, surtout, les canots iroquois faisaient petites marches.

“ Ce n'était que vers le milieu de la troisième nuit

après le portage du Petit Saut, qu'on se promettait d'arriver dans le voisinage de la bourgade.

“ Le soir de cette dernière nuit, on sortit d'une petite anse, formée par la décharge d'un ruisseau profond, où l'on s'était soigneusement tenu caché pendant le jour.

“ Les canots étaient fortement liés ensemble, cinq de front sur six de profondeur :—les armes étaient préparées :—le débarquement devait avoir lieu dans un détour subit de l'Aloustouc, au milieu d'un endroit bien boisé, à quelques centaines de pas du village.

“ L'attaque devait se faire au milieu des ténèbres, et trois heures seulement séparaient les exécuteurs et les victimes du moment du carnage.



“ Les canots glissaient sur un courant plus rapide.

“ On était au plus obscur de la nuit.

“ Dans ce moment, deux hommes de l'expédition, se levant de toute leur hauteur dans les canots, frappent, à petits coups redoublés, leur bouche de leur main, en poussant ce cri strident et saccadé que tu connais sans doute.

“ Des cris semblables et prolongés répondent du rivage, et vont éveiller les esprits endormis dans les montagnes.

“ Aussitôt des flambeaux, élevés des deux côtés de la rivière, se détachant en langues ardentes sur le sombre bandeau de la nuit, illuminent les canx.

“ Les Iroquois étonnés, se redressent et jettent un regard ébahi sur cette scène étrange !

“ Rappelés à leurs sens par le choc de cette émotion, ils ont bientôt compris ce que signifie ce spectacle. Alors, s’enveloppant avec calme de leurs couvertures, ils reprennent les bras croisés leurs sièges dans les embarcations.

“ Moins d’une minute après, les trente canots et les cent quatre-vingts guerriers allaient s’engouffrer dans les abîmes du Kapskouk,—salués dans cette descente par les cris de centaines de Maléchites, hommes, femmes et enfants, qui, perchés sur les rochers des deux côtés du précipice, se penchaient vers eux, accrochés d’une main aux sapins du rivage et agitant de l’autre les torches allumées pour le sacrifice. ”

— Vision d’Enfer !—s’écria, en joignant les mains, le pauvre missionnaire, dès que le Chef eut prononcé le dernier mot de son récit.

— Spectacle sublime !—répliqua le Maléchite.

— Tu comprends, reprit le sauvage après une pose, que mon père savait tout. . . . Tu comprends que la prétendue rébellion de mes deux frères n’était qu’une feinte, imaginée pour exécuter un chef-d’œuvre de vengeance.—Mais tu ne saurais comprendre ce qu’eût à souffrir mon père, pour contribuer à l’exécution de leur dessein.



au-dessus des eaux bouillonnantes et des âpres rochers du Kapskouk ?

Feras-tu que je ne sente pas la présence des esprits de mes pères, errant la nuit autour de mon ouigouam ?

M'empêcheras-tu d'entendre ces voix intérieures qui me parlent sans cesse de haine et de vengeance ?

— Oui, répondit le missionnaire ; non pas moi, cependant, mais le Dieu que je t'annonce. Quand on sent la présence incessante de ce Dieu qui remplit l'univers, tous les spectres et les fantômes du jour et de la nuit se dissipent, comme ces vapeurs légères du matin, que le soleil disperse, avant qu'on en ait pu saisir les formes trompeuses.

Quand on écoute toujours en soi la grande voix de ce Dieu qui nous parle sans cesse, toutes les voix et les tourmentes intérieures se taisent, et il se fait un grand calme.

— Peut-être as-tu raison, reprit le sauvage : il fait bon d'entendre parler ainsi !

Puis, après s'être un instant recueilli, il ajouta :— J'ai toujours nourri l'espoir d'être un jour uni à mes pères dans le pays de chasse des esprits ; c'est pour cela que, dans les dernières cabanes des nôtres, nous mettons les armes et autres objets qui leur ont servi pendant la vie. Si ce que tu nous dis est vrai, où sont donc les âmes de mes ancêtres ?

— Je ne juge pas tes ancêtres, répondit le missionnaire : la miséricorde de Dieu, tombant sur un cœur droit, peut opérer des miracles. Tes pères n'ont

point en l'occasion de s'instruire ; dans ces cas d'ignorance invincible, l'obéissance à la loi naturelle accompagnée d'intentions pures peut faire entrer, à leur insu, des âmes candides dans le sein de l'Eglise. Mais il n'en pourrait être ainsi de toi et de ceux qui m'ont entendu, parce que vous avez reçu l'exposition de la doctrine, et que l'occasion vous est fournie de choisir entre le vrai et le faux, le bien et le mal, l'Eglise et ce qui n'est pas l'Eglise, le Ciel et l'Enfer.

—Tu peux continuer à exercer en paix ta parole au milieu de mon peuple, dit en soupirant le Sagamo, je n'y mettrai aucun obstacle. Pour moi, car je ne veux pas te tromper, je ne suis pas encore prêt à me faire chrétien. . . . Je verrai !

Le missionnaire fit peu de conversions.

Le Sagamo ne reçut pas le baptême, ni lui ni ses enfants ; mais eux et tous ceux qui résistèrent ne laissèrent pas d'être profondément travaillés intérieurement, par la prédication de l'apôtre et les exemples des néophytes.

La glace était rompue ; il ne fallait plus que le vent de la grâce pour en disperser les fragments.

“ Plusieurs n'attendaient rien des vieilles souches  
“ sauvages, écrivaient plus tard les Jésuites, toute  
“ l'espérance n'était que dans la jeunesse ; mais  
“ l'expérience nous apprend qu'il n'y a bois si sec,  
“ que Dieu ne fasse reverdir, quand il luy plaist ! ”

---

### III.

## LE GÉANT DES MÉCHINS

OU

L'ÉVANGILE ACCEPTÉ.

---

1

L'ENFER NE PRÉVAUDRA JAMAIS.

Il s'était écoulé un peu plus d'un demi siècle, depuis la première prédication de l'Évangile chez les Maléchites.

Cette période avait été pour l'Église de la Nouvelle France, pour les missions des Jésuites, pour les colons canadiens et acadiens, une période de travaux, de luttes, de souffrances et d'angoisses ; mais aussi de foi, de courage, de dévouement et d'héroïsme.

Des guerres continuelles avaient porté la dévastation et le carnage dans toute l'étendue des colonies

françaises. Les Iroquois, armés et soutenus par les Hollandais, semblaient devoir éteindre la religion catholique et le nom français dans cette partie du nouveau monde. Une nation alliée, la nation huronne, avait disparu presque en entier dans ces luttes. Le martyre de plusieurs missionnaires avait laissé des troupeaux sans pasteurs, des églises sans apôtres.

Il y a ceci de remarquable dans l'histoire du catholicisme, c'est que les époques qui paraissent les plus pénibles et les plus désespérantes, pour ceux qui doivent en supporter le fardeau, sont justement les époques qui, aux yeux de l'histoire et de la postérité, demeurent comme les plus belles et les plus glorieuses.

Aussi cette terrible période de l'histoire de l'Église du Canada a-t-elle reçu le glorieux titre de *temps héroïques*.

Beaucoup de tribus sauvages, chez qui les missionnaires étaient allés porter la semence de l'Évangile, avaient été forcément délaissées depuis.—Les ouvriers manquaient à la vigne.

Cependant, ces premières prédications n'avaient point été sans fruits durables, et la bonne nouvelle se propageait, en dépit des efforts de l'enfer.

“ Vous demanderez, disent les Relations, comment  
“ il est possible que le Christianisme puisse subsister  
“ dans les forêts parmi des peuples errants... Les  
“ sauvages qui ont eu la connaissance de Dieu et de  
“ son Évangile, par le ministère de nos pères, ont  
“ eux-mêmes le soin de communiquer aux autres

“ sauvages de leur nation, cette connaissance qu’ils  
“ ont reçue, et deviennent ainsi eux-mêmes des  
“ Apôtres . . . et ceux mêmes qui sont encore infidèles,  
“ ne laissent pas de venir présenter leurs enfants au  
“ Baptesme ” . . . .

Parmi les tribus, ainsi forcément laissées à elles  
mêmes, étaient les tribus micmac et maléchite.

Une partie de cette dernière, et notamment les  
descendants du Sagamo du Kapskouk, fréquentaient  
alors la rive sud du Grand Fleuve.

Encore aujourd’hui le principal village maléchite  
occupe, en arrière des paroisses de Kakouna et de l’Ile-  
Verte, un étroit lambeau de terre parcimonieusement  
découpé dans le vaste pays qui jadis leur appartenait  
tout entier.

Les Maléchites, comme les Abénaquis leurs voisins  
de l’Est, comme les Montagnais leurs voisins du Nord,  
avaient, “ sans aucun maistre, ny aucun Docteur  
“ pour cultiver cette première graine et cette première  
“ semence, conservé et augmenté leur foi. ” Malgré  
cela, comme on peut facilement se l’imaginer, il y  
avait encore bien des infidèles parmi ces sauvages,  
mais il n’y avait guère d’incrédules.



Au moment où nous reprenons notre récit, une ère  
nouvelle commençait à luire sur le Canada.

Depuis quelques années déjà, était arrivé à Québec le premier Évêque de notre pays, Monseigneur de Laval-Montmorency, du titre de Pétrée, Vicaire apostolique de la Nouvelle-France.

D'autre côté, le grand Roi, désireux de mettre un terme aux incursions des Iroquois, avait envoyé dans la colonie, sous les ordres d'officiers braves et distingués, ce noble et vaillant régiment de Carignan-Salières, si digne de continuer, dans les forêts de l'Amérique, le rôle commencé par Clovis et ses Francs sur l'antique sol des Gaules.

Les Iroquois avaient fui devant les cohortes de la France, puis avaient demandé la paix et, avec la paix, le baptême.

L'Église canadienne était dans l'allégresse ! L'hymne de triomphe, entonné par son premier pasteur, avait été chanté par tout le peuple fidèle.

C'était une nouvelle consécration de cette promesse faite à l'Église : “ Et les portes de l'Enfer ne prévauront jamais contre elle ! ”

Le Dieu fort, qui veut que son Église soit constamment attaquée et maltraitée, finit toujours, cependant, à cause de cette promesse, par lui donner la victoire. Il se moque pas mal de la puissance et du nombre de ses ennemis. Il est “ patient parce qu'il est éternel, ” et il sait bien, à son heure, renverser les complots des méchants, qu'ils se nomment Iroquois ou de tout autre nom !

---